

Source : Documents retrouvés par Bernard Ayrault :

«Après la bataille, après la guerre». Extrait des pages 458 à 460 ci-dessous transcrites pour lecture.

dans les étables avant de livrer la ferme au feu. Le spectacle de ces lambeaux de chair est affreux.

Le premier cadavre humain : un paysan abattu à la mitrailleuse et précipité ensuite dans l'abreuvoir où nous le retrouvons.

Deux pauvres vieux, soixante à soixante-dix ans environ, sont couchés l'un près de l'autre. Dans un dernier effort, le brave homme a entouré le cou de la compagne de sa vie, et la mort les a figés dans cette position. Plus loin, des jeunes ont été surpris dans leur sommeil [...] sur le seuil d'une ferme en ruines.

L'affreuse odeur s'accroît. Brusquement apparaît, à cinq cents mètres devant nous, le spectacle atroce de Vassieux. L'émotion arrête notre élan : c'est de cet amas de ruines que nous arrivent ces insupportables odeurs. Un silence total règne sur la plaine de Vassieux. Des grands planeurs, oiseaux de mort, gisent carbonisés tout autour du village.

Une pauvre vieille, quatre-vingt-dix ans peut-être, gît les bras en croix au milieu de la route, semblant vouloir nous interdire l'entrée de cet effroyable endroit.

L'odeur nous saisit à la gorge, nous ne pouvons plus tenir sans prendre la précaution d'imbiber nos mouchoirs d'essence pure de lavande, et, les traits tendus par l'émotion et l'angoisse, nous avançons : dix-sept cadavres se découvrent brusquement à nous, pêle-mêle, parmi les décombres, au pied d'un calvaire. Nous apprendrons plus tard, grâce aux papiers trouvés sur eux, que ce sont des ouvriers qui travaillaient à l'aménagement d'un terrain d'atterrissage. Ils ont été mitraillés, ils, froidement. Plus loin, deux ouvriers du village, deux vieillards déjà, sont accroupis dans un angle de mur, comme s'ils dormaient. Plus loin encore, d'autres cadavres un peu partout, dans les rues, dans les décombres, dans les caves, au milieu de la route. Partout, partout la mort.

Vassieux, village de quatre cents âmes, n'était plus qu'un charnier puant disséminé parmi des ruines. La nuit venue, Maurice Rouchy et ses volontaires essayèrent de dormir un peu dans les restes d'une ferme. Mais la terrible odeur, les bagarres de chiens autour des cadavres et les grincements fantomatiques des pans de tôle ondulée à demi-arrachés des toits et secoués par le vent ne les laissèrent pas en repos.

Pendant qu'à Alger et à Londres certains chipotaient sur la distribution des blâmes, d'autres faisaient face, sur le terrain, aux suites atroces de la tragédie. Dans les derniers jours de juillet, un dirigeant scout, Maurice Rouchy, ancien instructeur général des Éclaireurs de France au château de Chamargues, près de Dio, lançait un appel à volontaires pour enterrer les morts de Vassieux. Il écrivait :

Plusieurs kilomètres avant d'arriver au village, une odeur fade de cadavre nous prend à la gorge. Les fermes commencent à apparaître, c'est-à-dire des monceaux de ruines. Elles ont été brûlées, détruites, saccagées. Partout traînent les pauvres hardes des paysans. Partout des cadavres d'animaux que les Allemands ont souvent attachés

1. TNA HS 6/342, ADVE (Mockler-Ferryman) au lieutenant-colonel Buckmaster, 26 juillet 1944.
2. TNA, HS 6/342, EMFF7 (état-major des Forces françaises de l'intérieur) à ADVE, 28 juillet 1944.

1. DREYFUS, P. (1969), 2007 pp. 285-288.

«Pendant qu'à Alger et à Londres certains chipotaient sur la distribution des blâmes, d'autres faisaient face, sur le terrain, aux suites atroces de la tragédie. Dans les derniers jours de juillet, un dirigeant scout, Maurice Rouchy, ancien instructeur général des Éclaireurs de France au Château de Chamargues, près de Dio, lançait un appel à volontaires pour enterrer les morts de Vassieux.

Il écrivait : Plusieurs kilomètres avant d'arriver au village, une odeur fade de cadavre nous prend à la gorge. Les fermes commencent à apparaître, c'est-à-dire des monceaux de ruines. Elles ont été brûlées, détruites, saccagées. Partout traînent les pauvres hardes des paysans. Partout des cadavres d'animaux que les Allemands ont souvent attachés dans les étables avant de livrer la ferme au feu. Le spectacle de ces lambeaux de chairs est affreux.

Le premier cadavre humain : un paysan abattu à la mitrailleuse et précipité ensuite dans l'abreuvoir où nous le retrouvons.

Deux pauvres vieux, soixante à soixante-dix ans environ, sont couchés l'un près de l'autre. Dans un dernier effort le brave homme a entouré le cou de la compagne de sa vie, et la mort les a figés dans cette position. Plus loin des jeunes ont été surpris dans leur sommeil (...) sur le seuil d'une ferme en ruines.

L'affreuse odeur s'accroît. Brusquement apparaît à cinq-cents mètres devant nous, le spectacle atroce de Vassieux. L'émotion arrête notre élan : c'est de cet amas de ruines que nous arrivent ces insupportables odeurs. Un silence total règne sur la plaine de Vassieux. Des grands planeurs, oiseaux de mort, gisent carbonisés tout autour du village.

Une pauvre vieille, quatre-vingt-dix ans peut-être, gît les bras en croix au milieu de la route, semblant vouloir nous interdire l'entrée de cet effroyable endroit.

L'odeur nous saisit à la gorge, nous ne pouvons plus tenir sans prendre la précaution d'imbiber nos mouchoirs d'essence pure de lavande, et, les traits tendus par l'émotion et l'angoisse, nous avançons : dix-sept cadavres se découvrent brusquement à nous, pêle-mêle, parmi les décombres, au pied d'un calvaire. Nous apprendrons plus tard, grâce aux papiers trouvés sur eux, que ce sont

des ouvriers qui travaillaient à l'aménagement d'un terrain d'atterrissage. Ils ont été mitraillés, là, froidement. Plus loin encore, d'autres cadavres un peu partout, dans les rues, dans les décombres, dans les caves, au milieu de la route. Partout, partout la mort. (Cf. Dreyfus, P. 1969, 2007 pp285-288)

Vassieux, village de quatre-cents âmes, n'était plus qu'un charnier puant disséminé parmi des ruines. La nuit venue, Maurice Rouchy et ses volontaires essayèrent dormir un peu dans les restes d'une ferme. Mais la terrible odeur, les bagarres de chiens autour des cadavres et les grincements fantomatiques des pans de tôle ondulée à demi-arrachés des toits et secoués par le vent ne les laissèrent pas en repos.

Le cauchemar continua le lendemain. Soixante-cinq corps gisaient dans un champ voisin. Certains hommes avaient été émasculés. D'autres avaient eu le crâne fracassé à coups de crosse. Des cadavres jetés pêle-mêle sur un tas de fumier se révélèrent être ceux de soldats italiens qui avaient rejoint le maquis après la capitulation de leur pays. Dans une cave, on trouva les restes de trois enfants âgés de huit à dix ans qui s'étaient réfugiés là avec leur mère : ils avaient été hachés menu par des grenades. Au hameau Château, au nord-est du village, toute une famille, dont un bébé de seize mois, avait été mitraillée dans la porcherie où elle s'était blottie.

Le courageux abbé Gagnol, curé de Vassieux, découvrit dans la maison voisine une fillette de douze ans (*âge estimé*) toujours vivante, Arlette Blanc, coincée sous une poutre tombée du toit, les cadavres de toute sa famille gisant autour d'elle. Torturée par la soif dans la chaleur de l'été, elle avait demandé de l'eau à des soldats allemands qui passaient par-là et qui s'étaient contentés d'en rire. On la tira précautionneusement des décombres, mais elle mourut quatre jours plus tard.

Au hameau de La Mure, les volontaires de Rouchy trouvèrent les restes en voie de décomposition de ceux qui avaient été systématiquement torturés et livrés à la mort la plus abjecte par des «Mongols» s'activant sous le regard de leurs supérieurs allemands.

Tout autour de Vassieux, des cadavres gisaient dans les champs et les bois là où ils étaient tombés, pourrissant au soleil estival. Aucune autre commune du Vercors n'avait souffert comme Vassieux. Mais toutes avaient souffert d'une manière ou d'une autre. Les bombardements de la Luftwaffe, puis les incendies et les pillages perpétrés par les premiers soldats arrivés sur place avaient réduit pratiquement tout le centre de La Chapelle à un tas de décombres. Ailleurs, des centaines de fermes et de maisons avaient été brûlées. À peu près tous les lieux ayant un lien quelconque avec les maquisards avaient été dynamités.

La reconstruction du Vercors commença à l'hiver 1944 : y furent engagés trois cent trente prisonniers de guerre allemands et environ sept cents ouvriers français. (...).»